

# MENACES SUR LA LANGUE FRANÇAISE

De nombreux profs du supérieur tirent la sonnette d'alarme : l'orthographe des étudiants devient déplorable. De même que leurs capacités de lecture et d'écriture. Alors que les réformes se succèdent en vue de la simplifier ou de la féminiser, les enseignants s'interrogent : comment sauver la langue française ?

PAR LAETITIA THEUNIS ·

ILLUSTRATIONS : JULIETTE LÉVEILLÉ

**E**n tant que professeur d'université, je lis de nombreux écrits d'étudiants. Depuis dix ans, cette tâche m'est devenue pénible, tellement l'expression écrite de nos étudiants est insuffisante dans 80 % des cas. » Dans une carte blanche publiée voici quelques mois dans *La Libre*, le professeur Vincent Seutin, médecin et pharmacologue à l'université et au CHU de Liège, faisait part de son désarroi face à la

piètre orthographe estudiantine. « Je me permets d'implorer les instituteurs, institutrices et enseignant(e)s du secondaire d'en revenir aux exigences d'antan en grammaire et en orthographe. Chez 50 % de nos étudiants, l'expression écrite est tellement faible que le concept exprimé devient flou, voire incompréhensible. En réalité, nous nous mettons à coter les étudiants sur ce que nous pensons être leur vision du problème posé et non sur ce qu'ils expriment. »

La faute aux instituteurs et aux ensei-

gnants du secondaire, accusés d'avoir eux-mêmes une piètre maîtrise de la langue ? Le site Bescherelle ta mère se fait une joie sadique de compiler le meilleur des pires fautes d'orthographe et de syntaxe des enseignants francophones. En 2009 déjà, le Conseil de l'éducation et de la formation soulignait l'insuffisance des acquis de base en maîtrise de la langue française des futurs enseignants. Elle serait responsable de 50 % des échecs en première année du supérieur...

Pour mettre fin à ce cercle vicieux, le ministre francophone de l'Enseignement supérieur, Jean-Claude Marcourt (PS), a émis l'idée que l'accès à ces

cursus soit soumis à la présentation obligatoire d'une épreuve de maîtrise du français. Concrètement, les jeunes visant une carrière d'enseignant en haute école (là où sont formés instituteurs et professeurs du secondaire inférieur) devraient tester leur connaissance de la langue française avant la rentrée académique et suivre des remédiations pour combler leurs lacunes.

Quant aux jeunes qui se destineront à une carrière d'enseignant dans le secondaire supérieur, ils devront, préalablement à l'acceptation de leur inscription au master universitaire, réussir un examen testant leur connaissance du français. Jusqu'ici, ces idées saluées par beaucoup sont cependant restées lettre morte...

### **Lecture catastrophique**

Au détour d'une réunion de professeurs de haute école, ils sont nombreux à grogner : les étudiants ne comprennent pas

les énoncés ni les questions écrites et y répondent dès lors de plus en plus souvent à côté. Cette mauvaise compréhension à la lecture entraînerait de nombreux échecs. Et elle prendrait ses racines au début de la scolarité. Début décembre 2017, le résultat du programme international d'évaluation des compétences en lecture (Pirls 2016) tombait comme un couperet : les capacités de lecture des jeunes francophones de Belgique placent la Fédération Wallonie-Bruxelles en dernière place de l'Union européenne et des pays développés. Or, un élève qui lit mal est handicapé dans l'acquisition de toutes les autres matières.

Les professeurs déplorent également l'écriture en « pattes de mouche » qui semble s'imposer sur les copies. Les jeunes parviennent-ils encore à manier correctement le stylo ou le crayon pour déposer une jolie calligraphie sur le papier ? Si aucune étude récente ne permet un état des lieux, des chercheurs l'affirment : les jeunes écrivent moins facilement qu'auparavant.

La faute à l'omniprésence des photocopies et des écrans, mais aussi à moins de bricolage durant les loisirs. Lorsqu'ils regardent la télévision, surfent sur Internet ou jouent sur console, les jeunes exercent moins leur doigté et leur psychomotricité fine permettant de tracer de belles lettres et même de tenir correctement un stylo. Enfin, il est révolu le temps où, pour faciliter l'apprentissage, les enfants devaient apprendre à recopier les modèles de lettres fournis par les enseignants. Désormais, ils développent directement leur écriture personnelle. Et le résultat désole de nombreux enseignants. ♦

## Et l'orthographe, bordel!

La faute à Internet et aux réseaux sociaux, où la tendance est à écrire plus vite que son ombre sans trop s'embarrasser des règles de l'orthographe et de la grammaire ? Fondateur du site *Bescherelle ta mère*, le Français Sylvain Szewczyk prend un malin plaisir à relever quotidiennement les pires exemples de maltraitance de la langue française mais aussi à proposer des pistes pour en améliorer l'usage.

Sous le titre bien dans l'air du temps *Je t'apprends le français, bordel !*, il vient aussi de commettre un ouvrage qu'il qualifie d'utilité publique, visant à la fois à pointer le meilleur du pire en matière de massacre linguistique – glané aussi bien sur la Toile que dans les devantures de commerçants... ou les communiqués officiels des hommes et femmes politiques ! – et à proposer quelques recettes miracle pour aider le lecteur à « ne plus dire et écrire le genre de conneries » qui parsèment son bouquin.

### Florilège

Relevé dans un tweet : « Pour avoir la nationalité française sa serai la moindre des chose de parlé le français. »

Titre dans un journal : « Un jeune sur dix à du mal à lire. »

Dans l'entrée d'un immeuble : « La sanseur remarche vous pouver le prandre o res de chausé mercie. »

Dans un livre jeunesse : « Petit ours brun sert son lutin contre lui. »

Sur le site d'une chaîne de télé nationale : « Nous voulons savoir ce qui c'est réellement passer. »

Dans le bulletin d'un élève : « Il faut que Raphaël travail son écriture. »

Dans un autre bulletin : « Les questions qu'il posent sont très pertinentes. »

Mais cet ouvrage aussi drôle qu'irritant ne se contente pas de pointer des fautes, il profite de chaque exemple pour rappeler quelques règles sur un ton décalé qui fait mouche à chaque fois, pimenté de trucs et astuces pour ne plus tomber dans les pièges que tendent notamment les faux amis. Aussi utile pour les élèves que pour les profs, assurément. Et les parents, évidemment. **PH. B.**

*Je t'apprends le français, bordel !*, par Sylvain Szewczyk, éd. Flammarion, 125 p.

# POUR UN SANS-FAUTE

Les raisons sont multiples pour expliquer la dégradation croissante de l'usage du français chez les jeunes. Si l'école n'y suffit plus, il existe quelques trucs simples pour les aider à améliorer grammaire et orthographe. A vos stylos.

PAR PHILIPPE BERKENBAUM

**E**n Belgique comme en France, les chiffres le prouvent, l'orthographe des jeunes se dégrade année après année. Pour une même dictée donnée chez nos voisins à un échantillon d'enfants du même âge en 1987, 2007 et 2015, le nombre de fautes augmente constamment : 10,6 fautes la première fois, 14,3 la deuxième et 17,8, en moyenne, la dernière fois. Pour un texte de 67 mots et 16 signes de ponctuation... Avec des mots courants : en 2015, plus de la moitié des élèves ont écorché les adverbes « certainement », « peut-être » et « aussitôt », relevait *Le Nouvel Observateur*.

En cause, mille et une explications relevées par les enseignants interrogés. Les enfants « sont plus agités, ils impriment moins bien, on ne peut plus les gronder quand ils gigotent, se plaint une enseignante dans les colonnes de l'hebdo. De leur côté, les parents ont peur qu'on fatigue trop les enfants à écrire. »

Une pile d'études montre aussi que les enfants lisent moins, passent plus de temps devant les écrans, écrivent plus en style télégraphique sur leur smart-

phone qu'avec un stylo dans un cahier... Mais aussi que les programmes scolaires noient l'apprentissage de la langue de Voltaire dans un maelström d'objectifs pédagogiques toujours croissant. Et, enfin, que les classes sont de plus en plus mélangées avec des enfants dont le français n'est pas la langue maternelle et qui ne le parlent ni ne le lisent à la maison...

Si l'école ne suffit plus à inculquer la grammaire et l'orthographe aux élèves, une panoplie de trucs et astuces peut les aider – mais vous aussi – à les améliorer. Voici quelques pistes.

**1. Utilisez des dessins.** Après les premier et second volumes de « 99 dessins pour ne plus faire de fautes » (dont on trouve une sélection gratuite sur le site [www.bescherelletamere.fr](http://www.bescherelletamere.fr)), l'auteure Sandrine Campese publie *Un petit dessin vaut mieux qu'une grande leçon* (éd. Le Robert) pour aider les plus jeunes à apprendre les mots difficiles.

**2. Exercez-vous.** Comme rien ne vaut la pratique, le site [www.ladictée.fr](http://www.ladictée.fr) propose des dictées pour tous les niveaux.

On lance une vidéo pour entendre la dictée, puis on télécharge le document avec la correction.

**3. Utilisez les correcteurs.** Tous les journalistes et écrivains le font pour traquer les fautes les plus évidentes. Le site redaction.be a comparé les performances de sept logiciels de correction. Résultat : l'outil payant Antidote arrive en tête, suivi par les gratuits Reverso, Google, Bonpatron et Word.

**4. Relisez votre texte.** A l'envers, pour obliger votre cerveau à un effort supplémentaire. A haute voix pour déceler les tournures trop lourdes ou incorrectes.

**5. Préparez le certificat Voltaire.** C'est le seul titre officiel qui permet de vérifier et valider le niveau d'orthographe d'une

personne. Il peut se préparer en ligne et être passé dans 200 centres d'examen en France ou à l'Alliance française de Bruxelles ([www.alliancefr.be](http://www.alliancefr.be)). Il suffit de s'inscrire en ligne et de choisir sa date. Prochaine session : le 6 juin 2018. ♦

## Une réforme fantôme

Simplifiée dès 1990 par l'Académie française, l'orthographe a subi un **lifting** portant sur 2 400 mots. Au menu : chasse aux accents circonflexes et aux traits d'union, simplification de l'usage des accents grave et aigu, réécriture d'une série de mots compliqués (oignon devient ognon, etc.)... Elle a pourtant végété longtemps avant d'être imposée... vingt-six ans plus tard, à la rentrée 2016, dans les manuels scolaires de l'Hexagone. En Fédération Wallonie-Bruxelles, une circulaire invitait les profs, dès 2008, à « enseigner de manière prioritaire ». Force est de constater qu'elle est loin d'être entrée dans les mœurs.

# REQUIEM POUR UN « IL »

Péril mortel, saccage de la langue, caprice féministe, écriture illisible : les arguments des pourfendeurs de l'écriture inclusive sont légion. Au cœur du débat, ce postulat : en prônant que « le masculin l'emporte sur le féminin », le français est sexiste et doit donc être réformé. Une réforme de plus pour une orthographe qui ne sait plus très bien sur quel pied danser.

PAR ROSANNE MATHOT

**E**n 1964, un drôle de bouquin remporte le prix Médicis : *L'Opoponax*, de Monique Wittig. C'est la première fois qu'on utilise « on » comme un neutre, en français. Une audace littéraire qui sera adoubée par Marguerite Duras. Depuis, au-

cun pronom asexué ne s'est durablement installé dans notre langue, malgré de nombreuses tentatives. On a ainsi aperçu ille, ou encore ol, ul, yel, iel ou ceux (« celles » et « ceux »).

N'en déplaise aux aficionados de l'Académie, qui hurlent

que le masculin est un neutre : pour les linguistes, Alain Rey en tête, le neutre n'existe pas en français. Même avis pour Michel Francard, qui défend l'écriture inclusive puisqu'« il est évident que l'écriture et le discours influent sur notre façon de voir et d'écrire le monde ».

L'idée centrale de l'écriture inclusive est qu'il faut sortir les femmes de l'invisibilité dans laquelle les a plongées l'Académie française depuis le XVII<sup>e</sup> siècle en bannissant le féminin des professions « supérieures » et lettrées. Philosophe, professeuse et présidente ont disparu, au profit du masculin, alors que les professions « subalternes » ont, elles, gardé leur féminin (boulangère, cuisinière...). Pourquoi ? « Le masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle », écrit en 1767, le grammairien Nicolas Beauzée, académicien dès 1772. Cent ans plus tôt, en 1676, Dominique Bouhours, prêtre jésuite et grammairien lui aussi, affirmait que « lorsque les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte » (*lire l'entretien avec Florence Montreynaud, page 10*).

Dans l'écriture inclusive, on accorde les mots selon la règle de proximité (« le garçon et la fille sont belles »), on privilégie les mots neutres, dits épicènes : « les droits de l'homme » deviennent « les droits humains ». Mais, ce qui fait le plus débat est le « point médian » (les professeur.e.s) qui rendrait l'écriture difficile

à lire pour les enfants, les malvoyant.e.s, les dyslexiques. Ces arguments, la linguiste Laure Rosier-Van Ooteghem leur oppose « l'habitude ».

### Un débat quarantenaire

Lorsque les femmes deviennent plus nombreuses dans la sphère publique, dans les années 1980, une fracture s'installe entre la France et les autres francophonies (Suisse romande, Belgique francophone, Québec, Afrique), moins tributaires de l'Académie française. En Belgique, dès 1993, un décret féminise les noms de métiers.

En octobre 2017, un premier manuel scolaire en écriture inclusive est publié en France. L'Académie bondit et parle de « péril mortel ». Le philosophe Raphaël Enthoven dénonce « une agression de la syntaxe par l'égalitarisme ». Dans la foule, le Premier ministre, Edouard Philippe, la bannit des textes officiels.

Pendant ce temps-là, en Suède, on utilise, depuis 2012, un pronom neutre (« hen ») qui permet de parler d'une personne, sans avoir à préciser son genre. Aussi, à l'école, garçons, filles ou transgenres sont tous désignés par des mots non sexués (« enfants » ou « copains »). La langue suédoise se porte bien, merci pour elle. Elle n'a pas explosé. Elle s'est contentée d'accompagner les évolutions sociales. ♦

# TWITTER DÉPOUSSIÈRE LA DICTÉE

La maîtrise de l'orthographe est au cœur des projets pédagogiques de nombreux établissements scolaires, mais rares sont ceux qui sortent des sentiers battus en ce qui concerne son apprentissage. Quelques projets émergent toutefois, comme la Twictée, qui mêle réseau social, collaboration et dimension internationale.

PAR MARIE-EVE REBTS

**D**ans la classe de sixième primaire d'Yves Khordoc, au collège Saint-Michel (Etterbeek), on pratique la dictée... via Twitter ! Voilà maintenant trois ans que l'enseignant a rejoint le réseau international de la Twictée, qui doit son nom à la contraction des mots Twitter et dictée. Même s'il utilise un média sur lequel l'information bouillonne et circule à toute vitesse, le concept est bien réfléchi et structuré. « Toutes étapes comprises, une session complète de Twictée prend environ un mois », explique Yves Khordoc. « Dans un premier temps, les professeurs participants mettent au point des phrases à dicter dont la longueur ne dépasse pas celle d'un tweet (*NDLR : 280 caractères au maximum*) tout en tenant compte du niveau des élèves, du thème de la twictée du moment (*Star Wars*, la musique...) et des éléments de matière qu'ils souhaitent travailler. On dicte ensuite ce texte en classe et chaque élève écrit sa version sur papier. »

C'est lors de l'étape suivante que la Twictée se démarque d'une dictée traditionnelle : par petits groupes, les élèves comparent leurs écrits et négocient ensemble la production d'une phrase qu'ils

estiment orthographiquement correcte.

Le professeur récolte ensuite les copies, non pas pour les corriger lui-même, mais pour les transmettre, via Internet, à une « classe miroir » partenaire qui va se charger de la correction. En même temps, sa propre classe reçoit les textes écrits par un troisième groupe, la « classe scribe », qui a, elle aussi, suivi une dictée et négocié les phrases envoyées.

Ce système permet ainsi à chaque classe participante d'émettre une production écrite et de recevoir des textes extérieurs à corriger. « Une fois de plus, la correction se fait de manière collective », souligne Yves Khordoc. « Il m'arrive de le faire avec toute la classe lorsqu'il y a beaucoup de fautes mais, en règle générale, je répartiss les élèves en petits groupes et je leur attribue un texte dans lequel ils doivent repérer les erreurs ensemble. »

Et c'est là que la Twictée devient particulièrement intéressante ! Les enfants n'ont pas seulement pour mission de déceler les fautes, mais aussi d'expliquer et justifier l'orthographe via des « twoutils », des règles publiées sous forme de tweets via le compte Twitter de la classe. De l'usage de la tablette à la structure

des tweets, tout est bien réglementé et contrôlé par le professeur et par les organisateurs de la Twictée. « Le twoutil s'adresse directement via un @ à la classe dont on corrige les écrits, et le tweet contient toujours un hashtag qui identifie le domaine dont il est question. » Ce qui donne, par exemple : « @lessixiemesD #G5 « cinéphiles » s'écrit avec « ph » car « phile » est un suffixe qui veut dire « ami ». #Etymo »

### Aspect collaboratif

Le modèle est plutôt éloigné de celui des manuels classiques, mais c'est justement l'une des forces du concept. « C'est un langage moderne qui parle aux jeunes, remarque Yves Khordoc. Et puis surtout, la Twictée est un principe beaucoup plus actif, qui donne du sens et un but à ce que l'on fait car les écrits sortent de la classe. Contrairement à une dictée traditionnelle, on n'est pas dans la simple mémorisation mais dans la construction du savoir. »

L'aspect collaboratif est également prépondérant. En plus d'établir des twoutils de correction pour les autres classes, le groupe de départ reçoit de la part de sa classe miroir des règles pour rectifier ses propres écrits. On se retrouve donc dans un modèle où, même si les professeurs

sont présents, l'apprentissage passe beaucoup par le dialogue entre les élèves.

Est-ce pour autant plus efficace ? Les premières études sur la Twictée sont seulement en cours, mais le principe est fort proche d'autres méthodes jugées efficaces, comme la négociation des choix orthographiques ou la comparaison de différentes graphies possibles pour une même phrase. Ces techniques ont toutes pour point commun de verbaliser le raisonnement des élèves par rapport à l'orthographe d'un mot ou d'une phrase, tout comme le fait la Twictée.

Et quand bien même l'impact de cette dernière s'avérerait moindre sur la maîtrise de l'orthographe, Yves Khordoc y voit d'autres avantages : « La Twictée provoque un engouement et un intérêt chez les élèves. Ils ressortent spontanément les hashtags qu'on emploie pour la rédaction des twoutils lors des cours de grammaire ou de conjugaison. Et puis, la correspondance avec les autres classes pratiquant la Twictée est une véritable plus-value. »

Actuellement, le concept rassemble pas moins de 600 groupes francophones du monde entier (France, Canada, Belgique...) dont le niveau varie de la première primaire à la deuxième secondaire. ♦

## D'autres initiatives à l'école

Certains projets visant à améliorer l'orthographe sont mis en place par les établissements scolaires eux-mêmes. La section secondaire du collège Jean XXIII, à Bruxelles, organise par exemple, une fois par semaine, des ateliers d'orthographe en dehors des heures de cours. Les séances sont basées sur des exercices de drill et sur l'utilisation d'outils en ligne comme le projet Voltaire. Ce dernier repose sur l'ancrage mémoriel, un principe qui vise l'apprentissage rapide et durable en s'appuyant sur les connaissances scientifiques en matière de fonctionnement de la mémoire.

A l'école primaire Sainte-Marie de Bousval, on a choisi de donner du sens à l'orthographe au travers d'un plus large projet d'écriture intitulé « Ecrire pour communiquer ». L'action consiste pour les élèves à rassembler et traiter des informations afin de produire du contenu écrit qui est ensuite partagé en ligne ou à l'extérieur. Ils ont ainsi réalisé de A à Z un livret sur la commune de Bousval à l'époque de leurs arrière-grands-parents, un livre de recettes et de bricolages pour Halloween, un petit journal de l'école... Non seulement ce genre de projet motive les élèves, mais le partage des textes avec l'extérieur donne du sens à l'utilisation d'une orthographe correcte.